

INTRODUCTION À LA JOURNÉE EN MÉMOIRE DE CLAUDE JAMART

Pierre Marchal

Je voudrais rappeler que cette journée de travail se tient en mémoire de notre collègue Claude Jamart qui nous a quittés prématurément, il y a un peu plus d'un an.

Ce que je viens d'énoncer articule les deux signifiants « travail » et « mémoire » et je vous proposerais de les articuler en un véritable « travail de mémoire », ou à le dire encore autrement : un travail de deuil.

Vous vous rappelez certainement cet ouvrage de Freud *Deuil et mélancolie* que je considère, pour ma part, comme un écrit capital de l'inventeur de la psychanalyse. Dès les premières pages, Freud parle du « travail que le deuil effectue » et il pose la question de savoir en quoi consiste ce travail. Et voici comment il répond : *L'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé ne subsiste plus et édicte maintenant l'exigence de retirer toute libido de ses liaisons avec cet objet*. L'idée étant sans doute de faire place à de nouveaux investissements libidinaux.

Mais les choses ne se passent pas avec une aussi grande facilité et se manifeste, écrit Freud, ce qu'il nomme un *regimbement*¹, une résistance :

1. *Regimbement* : du verbe regimber : résister en ruant, en refusant.

... on observe en général que l'être humain ne quitte pas volontiers une position libidinale, pas même si un remplaçant lui fait déjà signe.

Mais comment comprendre cette « résistance » évoquée par Freud ? Doit-elle s'entendre d'une manière aussi radicale, comme quelque chose qui rejetterait le ou la défunte dans l'oubli ? De même, convient-il, par exemple, de parler « d'objet » quand la perte à laquelle nous sommes confrontés concerne une personne ? Pouvons-nous l'oublier purement et simplement ? Faire comme si elle avait complètement disparu, comme si nous n'en étions pas marqués définitivement, comme si nous ne vivions pas encore des traces qu'elle a laissées et à partir desquelles nous pouvons prolonger, à notre manière certes, ce qu'elle nous a laissé, ce qu'elle nous a légué. C'est sans doute ce mouvement même de reprise que l'on peut nommer la *transmission*. C'est cela qui fonde notre mémoire.

Dans cette perspective de mémoire-transmission, le deuil prend une dimension un peu différente, moins axée sur le passé révolu, mais plutôt orientée vers l'avenir et la création.

Nous pourrions donc proposer de penser le deuil dans une perspective plus large. Pas seulement comme le deuil d'un être cher, comme comment faire avec une disparition, mais plutôt comme une *séparation* que nous impose le réel de la mort d'un être cher. Pas seulement comme le deuil d'un être cher disparu, mais comme ce qui caractérise l'avènement d'une subjectivité. Bien que, sans doute, ces deux choses soient liées : pas de subjectivité sans séparation. Il me semble que nous devons cet élargissement à Lacan et plus particulièrement à ce qu'il avance, dès 1960, dans ce texte magistral, repris dans les *Ecrits* : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (pp. 793 – 827). Disons simplement, pour articuler cette proposition de Lacan à notre journée de mémoire, et donc de deuil, que l'accès du sujet au désir nécessite un travail de deuil au sens où je viens de le caractériser comme séparation. Séparation de l'Autre maternel et acceptation de la castration, de la perte de l'objet *a* qui nous introduit à la dimension symbolique et langagière.

Cette journée s'inscrit également dans un projet que depuis plus de deux ans nous portons avec un groupe de travail au sein de l'AfB, dont Claude était l'animatrice. Groupe qui s'était constitué dans la foulée des journées précédentes autour des rites et des ritualités (en 2016 et 2018) dont elle avait été la cheville ouvrière.

Nous avons dans ce groupe l'objectif de préparer une troisième journée ayant pour titre provisoire : *Trouer le réel : divination, interprétation, diagnostic*. Vous entendez bien là l'écho du titre que nous avons donné à la journée d'aujourd'hui. Une seule chose a changé, a évolué : il ne s'agit plus de trouver le Réel, mais de mettre en évidence comment divination, médecine et psychanalyse peuvent se lire comme trois modalités de *médiation* avec le Réel. Je pense que nous reviendrons sur cette modification qui nous a obligés à repenser le Réel comme une dimension essentielle d'un horizon épistémologique pour la psychanalyse.

Pour terminer, je voudrais refaire un saut en arrière et évoquer les antécédents de cette histoire. Je veux parler du travail que nous avons entrepris, Claude, Anne-Sophie Warot (psychanalyste à Paris), moi-même et quelques autres (dont notre présidente Anne Malfait au début de cette expérience) dans les années 2010, avec des psychiatres et des psychologues au Bénin, à Cotonou. La première rencontre de travail eut lieu en avril 2010. Expérience très intéressante mais difficile.

Nous étions à l'origine de cette initiative avec une demande que nous avons explicitée dès le départ, à savoir : organiser un espace de rencontres entre leur clinique et la nôtre. Conscients que nous étions des différences qui nous séparaient. D'abord bien sûr leur approche essentiellement psychiatrique et notre pratique de la psychanalyse. C'est déjà une question qui reste, aujourd'hui encore, très présente à l'ALI. Je pense à tout le travail de l'Ecole de Sainte-Anne qui tente d'articuler ce qu'il en serait d'une psychiatrie psychanalytique. Mais peut-être plus radicalement encore la différence entre notre ancrage dans la modernité occidentale et la position des Béninois par rapport à cette modernité : à la fois fascinés par la supposée efficacité des savoirs scientifiques, mais rattachés encore, à juste titre, aux traditions ancestrales qui sont les leurs. Le plus souvent, me semble-t-il, nos amis Béninois préfèrent adopter une position de complémentarité entre l'approche scientifique moderne de la médecine occidentale et ce que l'on peut nommer les savoirs des tradipraticiens. A plusieurs reprises, ils nous ont fait part, à propos de certains patients, de leur démarche auprès des tradipraticiens pour s'assurer que ces patients ne relevaient pas d'une thérapie traditionnelle. Et ce n'est qu'après le « diagnostic négatif » des tradipraticiens (ce patient ne relève pas d'une quelconque forme de possession) que les psychiatres et psychologues les prenaient en charge.

Une autre dimension du travail de Claude au Bénin a été de soutenir des artistes dans leurs interventions à l'hôpital psychiatrique de Cotonou et de

réfléchir avec eux à cette dimension d'un travail d'art-thérapie. C'est d'ailleurs la dernière fois que je me suis retrouvé avec Claude au Bénin, dans une journée de travail consacrée précisément à l'art-thérapie, organisée par le Centre Culturel Ouadada de Porto-Novo. A cette occasion, étaient exposées les œuvres de patients pratiquant la peinture dans l'atelier de Louis Oké-Agbo dont vous pouvez voir des œuvres exposées ici.

Tout ce travail initié au Bénin avec nos collègues béninois a trouvé son prolongement en Belgique, au sein de l'AfB et en collaboration avec l'EPHEP, dans le cadre d'un séminaire qui avait pour titre : « Cliniques d'ailleurs ». Et au sein de l'ALI avec Le groupe de Cotonou. C'est dans ce cadre que la journée d'aujourd'hui vient ponctuer le travail commencé avec Claude il y a plus de dix ans.

Tout ceci vous fait entendre qu'en la personne de Claude nous perdons une collègue précieuse qui porta sans relâche une voix libre et innovante dans l'Association. Elle s'engagea sans compter dans les fonctions institutionnelles qu'elle y occupa, la mise sur pied d'un enseignement d'introduction à la psychanalyse, ou encore l'animation de groupes de travail, de lecture ou de supervision. Dans ces différentes activités, elle fit preuve d'une grande générosité et d'une vraie curiosité pour la parole de l'autre. Passionnée par la clinique, elle incarna une psychanalyse désirante et créative et nombre de jeunes praticiens auprès desquels elle était engagée purent s'autoriser grâce à elle.

Je ne pense pas que Claude pratiquait elle-même une activité artistique graphique mais elle avait un intérêt soutenu pour l'art et des échanges réguliers avec des artistes. En outre, elle avait un véritable talent d'écriture qui, même dans les textes cliniques qu'elle a publiés dans notre revue, *Le Bulletin Freudien*, témoignait d'une écriture poétique, recoupant ainsi l'injonction de Lacan aux analystes d'être toujours davantage « pouètes » ! Cela pour vous inciter à relire ces très beaux textes et à – c'est toujours la même ritournelle qui, d'une certaine manière, m'obsède - rendre ainsi Claude présente jusque dans son absence.

Cette journée sera peut-être, on peut l'espérer, l'occasion de poursuivre ce travail et de garder ainsi vivante parmi nous la présence de Claude, dans ce qu'elle incarnait de l'éthique analytique.